

Où vont les villes ?



Cités à

la dérive ?

Rencontres d'Averroès
Du 19 au 22 novembre
à Marseille

27^e édition

Rencontres d'Averroès

Penser la Méditerranée
des deux rives

Écoutez
Averroès !

Pour Noël, un podcast pour entendre
la 27^e édition autrement.

rencontresaverroes.com

Cités à la dérive ?

Devenirs urbains
entre Europe et Méditerranée



Photographie : Michel Desdunes • Graphisme : Azem Bogdan

Abonnez-vous

et recevez **Zibeline**,
tous les mois,
chez vous
et accédez à votre zone
premium sur
journalzibeline.fr



Zibeline
pour sortir malin et penser la vie

BULLETIN D'ABONNEMENT

Prénom et nom :

Adresse postale :

Adresse électronique (en lettres capitales) :

Téléphone :

Profession et centres d'intérêt :
(Facultatif. Cette information nous est utile pour mieux
connaître, et donc mieux satisfaire, notre lectorat.)

Choix d'abonnement : (Encerclez la formule choisie)

60

52€

45€

40€

24€

12€

Détachez ce bulletin d'abonnement et envoyez-le, accom-
pagné de votre règlement à : **Zibeline / BP 90 007 / 13201
Marseille Cedex 01**. Vous pouvez également vous abonner
directement en ligne sur notre site journalzibeline.fr

À l'épreuve

La ville est une renaissance constante. Strates sur strates, mémoires sur oubli. Elle se pense au présent, se remémore avec nostalgie, et l'on omet parfois de la penser au futur. À l'origine, il y a la cité idéale, la *polis*, la ville qui a été et qui n'est plus, la ville à son apogée et qui doit relever le pari de ne pas partir à la dérive. Car voilà l'un des enjeux contemporains d'une cité : rester bien ancrée, dans son territoire, dans son histoire et dans les représentations que s'en font ses habitants, ses voisins, les riverains méditerranéens ponctuant les abords de leur mer salée. Oui, les vieilles cités méditerranéennes, celles qui ont survécu à l'infamie des âges, existent toujours. Mais que sont-elles devenues ? *Ou plutôt que sont-elles en train de devenir ?* Ces villes sont des points d'ancrage, de rencontre, de partage qui doivent résister au temps ; des formes de résistance contre l'oubli. Mais pour combien de temps ? Aujourd'hui même, la vie bruyante des villes, timidement revenue, ne recouvre pas encore le silence qui les a enveloppées trois mois durant la crise sanitaire début 2020 ; tandis que les détonations explosives d'août du port de Beyrouth résonnent encore dans nos oreilles. La ville survit dans le bruit ou dans le silence ; dans le bruit des révoltes ou dans le silence des couvre-feux récemment imposés, dans le fracas des effondrements ou dans le mutisme des traumatismes collectifs.

Il est temps de débattre mais surtout d'élaborer des pensées constructives sur des perspectives d'actions urbaines car c'est d'agir et d'urgence dont il est véritablement question. Des enjeux de taille déposés entre les mains de chercheurs, artistes, bâtisseurs et penseurs de la ville, à l'occasion de la 27^e édition des *Rencontres d'Averroès* au Théâtre de la Criée à Marseille du **19 au 22 novembre**. Pour y voir plus clair, quatre tables rondes.

◆ La 1^{re} table ronde « *Cités antiques, cités historiques, un héritage pour demain ?* », le **vendredi 20 novembre à 14h**, reviendra sur l'origine des villes méditerranéennes afin d'en évaluer les héritages contemporains (p.4 et 5).

◆ La 2^e table ronde, « *Quelles cités face aux bouleversements climatiques et aux impasses politiques ?* » le **samedi 21 novembre à 10h**, envisage les devenir urbains face aux enjeux environnementaux et à la gouvernance urbaine, à une échelle locale, particulière ou générale (p.6 et 7).

◆ La 3^e table ronde, « *Comment penser l'urbain face aux défis de la mondialisation ?* » le **samedi 21 novembre à 14h**, fera le point sur les vulnérabilités de la ville, l'inadéquation entre les transformations de la ville et le temps individuel d'hommes et de femmes : la condition de l'*homo urbanicus* sur les pourtours de la Méditerranée (p.12 et 13).

◆ Si la ville du futur n'existe pas encore dans la tête de ceux qui la font au présent, peut-être se niche-t-elle dans les fantasmes utopiques de visionnaires ? La 4^e table ronde, « *Cités imaginaires ou Cités à la Dérive* » le **dimanche 22 novembre à 11h**, devrait éclaircir cette question. Peut-être que l'imaginaire des artistes et des utopistes trouve des réponses là où la raison échoue (p.14 et 15).

Deux concerts accompagneront l'évènement. L'un appréhende la question des cités à la dérive sous une forme hybride ; le concert-dessin *Beyrouth ya Beyrouth !* le **vendredi 20 novembre 18h30** avec **Bachar Mar-Khalifé** à la musique et l'auteure graphique **Lamia Ziadé** aux pinceaux (p.8) ; l'autre attisera l'ébullition de la journée : le concert de **L'Orchestre National de Barbès**, effusion de jazz, musique kabyle, chanson française et salsa, le **samedi 21 novembre 18h30** (p.8).

Les rendez-vous littéraires d'*Oh Les Beaux Jours !* sont également reprogrammés et proposent des dialogues d'auteurs sur Marseille (**Rebecca Lighieri** et **Michel Peraldi**) et Beyrouth (**Diane Mazloum** et **Franck Mermier**) ainsi qu'un grand entretien avec **Erri De Luca** (p.9).

◆ MATHIS GROSBOIS ◆

UNE PUBLICATION DE ZIBELINE, MENSUEL CULTUREL RÉGIONAL

Produit par **SciencesPoAix** en partenariat avec les **Rencontres d'Averroès**

BP 90007 13201 Marseille Cedex 1
Dépôt légal : janvier 2008 ISSN 2491-0732

Rédacteurs : Claire Grazini, Lorenzo Hasni, Manon Manicacci, Alexandre Mistretta, Mathis Grosbois étudiants en Master de journalisme et en Politique Culturelle et Mécénat à SciencesPoAix

Directeur de publication : Alain Hayot

Maquette : Philippe Perotti

Que reste-t-il de nos cités ?

La première table ronde de cette nouvelle édition des Rencontres d'Averroès nous permet de revenir sur la notion de « cité », née dans l'Antiquité et dont nos villes méditerranéennes sont les héritières. Mais la cité grecque, qui reste un point de référence historique, suffit-elle à résumer notre héritage méditerranéen ?

La cité des hommes

Le mot « cité », traduit du grec *polis*, résonne comme une fenêtre sur l'Antiquité Classique dont Athènes se faisait le modèle idéologique. Bien au-delà d'un modèle urbain, nous savons la cité antique porteuse de spécificités politico-sociales prenant sens autour du peuple lui-même. Les cités de l'Empire Romain, du latin *civitas*, témoignent également d'une certaine notion de la « cité », celle de la cité-Etat : le peuple a vocation à se diriger seul. L'archéologue **Roland Martin** compare ainsi l'Agora grecque et le Forum romain à une « *place primitive et point de rencontre politique, religieux, commercial parfois, et aussi topographique, en liaison étroite avec les grands axes de circulation du groupement* ». Point culminant des voix citoyennes, la cité est donc le lieu où l'on se rend pour être entendu. Mais l'ampleur des mégalo-poles méditerranéennes modernes permet-elle toujours aujourd'hui cet espace de parole ? Pour se faire entendre, les voix citoyennes se sont progressivement muées en voix électorales. Pourtant en 2018, les cités ont connu un afflux de citoyens habillés de gilets jaunes. Rassemblés sur les grandes places urbaines de France, tous désiraient faire entendre leur voix à nouveau. L'héritage démocratique des *polis* résiderait-il



finalement dans notre rapport à la cité des hommes qu'Aristote qualifiait de « *multitude, qui remplace la loi* » ?

La cité de Dieu

Toutefois, la référence systématique aux cités antiques occidentales pose la question d'une fracture dans l'héritage méditerranéen. Des siècles de conflits et rapports de domination ont creusé une démarcation entre les deux rives de la méditerranée « *à partir de la naissance du fait islamique* », selon la géographe **Catherine Bernié-Boissard**. Avec l'émergence d'une nouvelle religion monothéiste, les cités musulmanes historiques ont pourtant ouvert la voie à un développement économique et social des espaces urbains.

La loi religieuse se substitue à la politique et fait place au déploiement culturel de la cité. L'exemple de Damas témoigne du rayonnement culturel, artistique et social d'une cité de Dieu bâtie autour de la Grande Mosquée omeyyade, chef-d'œuvre d'architecture. De son effervescence culturelle et intellectuelle découle une expansion urbaine impressionnante, dont tout le bassin méditerranéen va alors s'inspirer. Se contenter de l'héritage greco-romain quant au rapport au politique serait donc omettre l'héritage de la « *ville-culture* » orientale dont parle à nouveau Catherine Bernié-Boissard. C'est finalement à travers sa culture que l'individu s'incarne et fait briller la cité.

1^{ère} table ronde - Cités antiques, cités historiques, un héritage pour demain ?

Vendredi 20 novembre à 14h

Animée par **Jean-Christophe Ploquin**

Avec **Vincent Azoulay, Katell Berthelot, Jean-Noël Castorio, Sylvie Denoix, Irad Malkin**



© TinkIProz

La cité de demain

Si les cités d'hier attiraient tous les regards en Méditerranée, le monde moderne pourrait avoir changé la donne. Le langage commun confond aujourd'hui le mot « cité » avec ce que **Jean-Charles Depaule**, anthropologue urbain, qualifie de « *mot de la stigmatisation urbaine* » : synonyme de banlieue, quartier, ghetto. Ce qu'on appelle aujourd'hui « cité » est relégué aux frontières de la ville, loin des instances de pouvoir et des institutions culturelles, parfaite représentation des fractures sociales de notre temps. Avec toutes ces « cités » aux abords des principales mégalopoles méditerranéennes, l'héritage des cités du passé a-t-il toujours un sens ? Difficile à dire, dans un contexte de densité urbaine jamais atteint auparavant. Le citoyen semble aujourd'hui se perdre dans la cité. « *Tout citoyen appartenant à un groupe se transforme, dès qu'il emprunte une rue, en individu anonyme* », explique **Colette Pétonnet**, anthropologue urbaine. Ceci pourrait expliquer en partie l'émergence d'un désintérêt contemporain croissant pour les centres urbains au profit de zones plus rurales. Car si l'homme s'est un jour tourné vers les villes, c'était pour y être entendu et impliqué. Alors, le futur méditerranéen s'incarnera-t-il loin de la cité ?

◆ MANON MANICACCI ◆

La Méditerranée selon Irad Malkin

Irada Malkin, professeur israélien d'histoire d'Antiquité grecque et directeur du Centre des Etudes méditerranéennes à l'Université de Tel Aviv, se penche dans son étude *Mare nostrum : Notre mer à tous et à chacun* sur la façon dont le sentiment d'appartenance à l'identité méditerranéenne se diffuse de plus en plus en Israël et tout autour de ce « *qui est autre chose qu'une simple mer peuplée de poisson* ». Cette idée méditerranéenne, qui trouve ses racines dans l'Antiquité, n'est pas exempte d'ambiguïtés. L'Italie fasciste de Mussolini faisait déjà de cette « *Mare Nostrum* » un idéal de restauration de l'Empire romain dans le but de contrôler les rives de la mer Méditerranée. Un contresens absolu en regard des conceptions historiques néolatines, qui ambitionnaient de rapprocher les différents points de la Méditerranée en mettant au cœur des diverses cultures ce qu'elles pouvaient avoir de commun. Cette identité, forgée par des représentations parfois imaginaires, demeure délicate à définir. Si bien qu'elle se voit, poursuit Irad Malkin, instrumentalisée pour légitimer des présences territoriales contestées : les cercles maronites au Liban, ou encore les coptes en Égypte. Mais les reconstitutions historiques d'une idée méditerranéenne ambitionnent avant tout de défricher des mythes fondateurs, issus de récits antiques qui se sont propagés dans le bassin méditerranéen afin de « *déterminer l'origine des peuples* ». Mais aussi de les cloisonner, y compris artificiellement : ainsi, la scission de la mer Méditerranée au lendemain des croisades a brutalement séparé la rive sud, s'étendant « *du Moyen-Orient à l'Espagne, en passant par l'Afrique du Nord* » et la rive nord, et la rive tenue pour « *européenne* » en Occident ? Le sentiment méditerranéen, qui construit du commun autour d'une mer commune, n'éluide pas de nombreuses divergences culturelles, parmi lesquelles Irad Malkin cite notamment les tenues féminines si distinctes malgré des similitudes de climat. Dire la Méditerranée aujourd'hui revient pour Irad Malkin à redessiner « *une histoire commune qui relie ses deux rives que nous en soyons conscients ou pas* ».

◆ ALEXANDRE MISTRETTA ◆

De la Gambie à la France, le périple de Iamin* pour sauver sa fille de l'excision



Aquarius, De la Gambie à la France le périple de Iamin © X-DR

La crise migratoire de 2015 a mis l'Union Européenne face à ses propres lacunes. L'UE s'est retrouvée dans une situation d'impasse politique montrant la difficulté des pays membres à s'accorder. Près de 1,9 million de personnes ont traversé la Méditerranée pour rejoindre l'Europe entre 2014 et 2019 selon le Haut-Commissariat de l'ONU pour les réfugiés. Derrière les chiffres, il y a des personnes dont on connaît rarement l'histoire. Iamin*, 32 ans, réfugié gambien désormais SDF à Marseille, raconte son périple qui a duré deux ans.

« J'avais peur ». Iamin répète cette phrase pour décrire chaque étape de son voyage

vers l'Europe. Ce réfugié gambien a dû quitter son pays d'origine pour protéger sa fille de l'excision : « Ma femme était d'accord avec moi pour éviter cet événement mais avec la pression sociale de la famille, elle a changé d'avis donc je suis parti avec ma fille. Je ne voulais pas que ma fille subisse cette douleur. Elle aurait pu être infectée et en mourir. » Il a dû échapper à sa famille en 2014, un an avant que l'excision devienne interdite en Gambie. Iamin est passé par six pays avant d'arriver à Marseille. Obligé de passer par le Sénégal au vu de la situation géographique de la Gambie, il est arrivé chez sa tante au Mali pour que sa fille reste en sécurité auprès de quelqu'un de confiance. En route pour la Libye, il prend le bus

pour le Burkina Faso : « La situation était compliquée, on a essayé de me battre, de me voler, j'ai vu des personnes armées. » Iamin passe également par le Niger et traverse le désert pendant une semaine. Selon des estimations de l'ONG Oxfam, entre 80 000 et 150 000 personnes ont traversé le désert de Ténéré au nord-est du Niger en 2015 pour se diriger vers la Libye. « Les conditions dans le désert étaient horribles, j'étais désespéré. » Le jeune réfugié pense qu'il va mourir tant le climat est rude : « Les passeurs ont pris mon eau et ma nourriture, j'étais avec des ghanéens et des nigériens dans le camion, on mourait de faim. » Lorsque le camion s'arrête, Iamin voit d'autres camions et demande de l'aide. « J'ai couru et levé la

2^e table ronde - Quelles cités face aux bouleversements climatiques et aux impasses politiques ?

Samedi 21 novembre à 14h

Animée par : **Joseph Confavreux**

Avec : **Sophie Brones, Wolfgang Cramer, Salima Naji, Martin Robin**

main jusqu'à ce qu'un autre camion s'arrête. Je leur ai dit que j'étais désespéré et que j'étais avec un groupe de personnes dans la même situation que moi. Ils m'ont donné 20 litres d'eau, cinq cartons de gâteaux et m'ont souhaité bonne chance. J'ai retrouvé les personnes avec qui j'étais dans l'autre camion et nous sommes allés en Libye. » Il s'agit du dernier point d'étape avant la traversée de la Méditerranée. « Il n'y a pas de lois en Libye, il n'y a que des rebelles qui te battent et te demandent de l'argent » atteste lamin pour décrire ce qu'il a vu de ce pays. Arrivé à Tripoli, il est kidnappé avec d'autres personnes, il doit donner 10 000 dinars, soit 6 191 euros, pour être libéré. N'ayant pas cette somme d'argent, ni personne à appeler pour l'aider, il désespère. Il suit un rebelle qui va lui demander de travailler pour lui afin d'être libéré. « Il m'a conduit chez lui à 1h de Tripoli et m'a dit de faire comme chez moi. Je cuisinai pour lui et sa famille, ils m'appréciaient mais je n'avais pas le droit d'aller où je voulais. » Au bout d'un certain temps, lamin veut partir et le fait savoir à celui qui l'exploite : « Je lui ai dit que je souhaitais partir en Italie il m'a dit que j'avais tout ce que je voulais ici. Il a accepté au bout d'un mois de me laisser partir. » Enfin, lamin prend le bateau pour l'Europe. « C'était difficile de traverser la Méditerranée. Je suis resté une nuit dans le bateau, j'avais peur. Le conducteur du bateau avait l'air d'avoir des problèmes mais je ne comprenais pas ce qu'il disait. On était au moins 150 sur le bateau, j'ai vu le bateau s'effondrer et les personnes devant moi tomber à l'eau. » Par chance, des navires italiens sont venus les sauver. Après être resté quatre ans à Naples, lamin est arrivé à Marseille où il n'a pas de domicile fixe : « C'est une situation difficile parce que je dois toujours penser à ce que je dois faire, où je dois dormir après. Mais j'aime Marseille parce qu'on peut y rencontrer du monde. Tout est possible avec les rencontres. »

*Le prénom a été changé

◆ CLAIRE GRAZINI ◆

L'architecture au service du climat selon Salima Naji

Une architecture du bien commun, voilà ce que prône **Salima Naji**. Architecte et anthropologue franco-marocaine, elle sera présente aux *Rencontres d'Averroès* pour réfléchir aux problématiques posées lors de la table ronde « *Quelles cités face aux bouleversements climatiques et aux impasses politiques ?* ». Sa façon de penser l'architecture tente de répondre aux enjeux climatiques auxquels les villes doivent faire face.

Pour Salima Naji, « *défendre une architecture du bien commun signifie interroger l'objet architectural en privilégiant les conditions sociales de son édification, l'usage, l'attachement aux lieux ou encore les pratiques spatiales qui lui sont spécifiques* ». En d'autres termes, l'architecte doit s'adapter au territoire sur lequel il travaille et tenir compte de l'environnement de construction pour le respecter.

Utiliser des matériaux biosourcés en pratiquant l'architecture vernaculaire

La pierre, la terre battue, le bois de palmier... Tout sauf le ciment. Salima Naji préfère mobiliser des matériaux locaux et biosourcés pour limiter l'impact environnemental de ses constructions. L'architecte a participé au projet de réhabilitation de la Kasbah Aghenaj, bâtie en 1820, pour y construire notamment un musée. Elle a repris les procédés traditionnels de construction marocaine car ceux-ci étaient adaptés au climat, il s'agit d'architecture vernaculaire. Parmi ces techniques, on retrouve le pisé. Cette méthode datant de plusieurs millénaires consiste à utiliser de la terre crue pour ériger des murs. Cette technique est considérée comme écologique car elle requiert d'utiliser de la terre et ne nécessite pas l'ajout d'isolants. Sur un autre projet de centre culturel à Aït Ouabelli, l'architecte a imaginé un plafond en tataoui. Cette technique marocaine exige d'utiliser du bois de laurier, ici assemblé avec du palmier. La durabilité signifie répondre aux besoins du présent sans compromettre ceux du futur, Salima Naji se base sur le passé pour les garantir.

◆ CLAIRE GRAZINI ◆

La littérature, place centrale du débat

Deux débats animés autour de Marseille et Beyrouth, villes symboliques d'une société méditerranéenne en pleine évolution, suivi d'un grand entretien en compagnie d'Erri de Luca

1^{er} rencontre : Marseille, Cités à la dérive
Jeudi 19 novembre 18h

Emmanuelle Bayamack-Tam et **Michel Peraldi** développeront

leurs idées autour de Marseille, lieu incontournable de la Méditerranée. Originaire de la cité phocéenne,

Emmanuelle Bayamack-Tam devient

Rebecca Lighieri lorsqu'elle écrit des romans

noirs, à l'instar de *Husbands* paru en 2003 aux éditions P.O.L. *Il est des hommes qui se perdront toujours* (P.O.L.) soulève de

nombreuses interrogations

sociétales, comme l'injustice, la violence, ou le sentiment d'ex-

clusion qu'un jeune issu des quartiers nord pouvait ressentir entre 1980 et 2000.

Michel Peraldi, anthropologue et directeur de recherche à l'IRIS (Institut de recherche interdisciplinaire sur les enjeux sociaux) est spécialisé autour des

problèmes inhérents à Marseille. Son nouvel

essai *Marseille en résistances. Fin de règnes et luttes urbaines* (La Découverte), coécrit avec

Michel Samson, évoque les victimes de la rue d'Aubagne, drame qui met en

lumière les failles du système politique local.

2^e rencontre : Beyrouth, Cités à la dérive
Vendredi 20 novembre 16h30

Pour prolonger ces rencontres autour des cités à la dérive, **Diane Mazloum** et **Camille Ammoun** seront présents pour débattre autour de Beyrouth, une cité qui court derrière son passé. Une question d'actualité, tant le Moyen et Proche-Orient ont connu des « urbicides », à savoir la destruction volontaire de l'identité d'une ville. **Diane Mazloum** est l'auteure



Emmanuelle Bayamack-Tam © X-DR

de *Beyrouth la nuit* (Stock) et de *l'Âge d'Or* (Lattès), deux récits plongés au cœur du Liban. *Une piscine dans le désert* (Lattès) est centré sur la relation particulière entre

l'identité d'un peuple et la terre propre au pays. Natif de Beyrouth, **Camille Ammoun** s'intéresse

à la résilience et à la durabilité urbaine. *Octobre Liban* (Inculte) dépeint la révolution actuelle qui

cristallise les passions au Liban depuis plusieurs mois. Camille Ammoun présente les lieux de

débats et de discussions actives, places indispensables au changement. Il revient également

sur les raisons qui ont amenés les Beyrouthins à contester le pouvoir politique libanais.

3^e rencontre : Les Beaux jours d'Erri de Luca
Dimanche 22 novembre 15h



Erri De Luca © Francesca Mantovani / Editions Gallimard

Pour conclure ces rencontres littéraires, **Erri de Luca** livrera un grand entret-

retien. Grand aventurier, Erri de Luca endosse plusieurs rôles :

romancier, traducteur, mais aussi journaliste. Figure

emblématique de la littérature italienne, Erri de Luca est également connu

pour ses engagements politiques marqués. Cet entretien est l'occasion de

revenir sur ses principaux faits d'armes en tant qu'écrivain, journaliste, alpiniste et

citoyen. L'intrigue d'*Impossible* (Gallimard) puise ses racines dans la montagne. Une histoire

axée sur un échange entre un juge et un accusé qui illustre à merveille certaines

problématiques comme la justice, l'amitié ou encore l'engagement.

◆ LORENZO HASNI ◆

Célébrations musicales

Les artistes présents à la 27^e édition des *Rencontres d'Averroès* nous emmènent à la croisée des cultures méditerranéennes

Bachar Mar-Khalifé & Lamia Ziadé livreront une représentation exceptionnelle consacrée à Beyrouth, ville meurtrie mais à laquelle ils ont choisi de redonner une voix et un visage. Puis c'est à la mixité, au partage des traditions et à leurs origines nord-africaines que l'Orchestre National de Barbès rendra hommage, avec l'enthousiasme qui a fait leur renommée.

Beyrouth, mon amour



Le Piège De Beyrouth © Lamia Ziadé



Bachar Mar-Khalifé © Habib Saleh

Après l'onde de choc, le silence et la poussière, deux artistes d'origine libanaise accompagnés de la comédienne **Tatiana Spivakova**, nous offrent de réveiller les sens d'une Beyrouth anesthésiée. Place aujourd'hui à la célébration de ce pays qui les a vu naître, à l'union de leurs arts pour mieux lui faire honneur. De ces couleurs explosives utilisées par l'auteure et illustratrice **Lamia Ziadé**, le Liban se des-

sine et vibre. Elle a besoin de raconter sa ville, dans toute sa complexité qui accompagne ses traits, de témoigner de ce qui la fait vivre comme ce qui la déchire. À l'image se mêlera la voix grave et le piano de **Bachar Mar-Khalifé**. Compositeur, chanteur et multi-instrumentiste, il manie avec brio le mélange des sonorités et bouleverse les codes, alliant tradition orientale,

musique classique et empreintes électro. Les rythmes durs et saccadés nous réveillent parfois de ses harmonies nostalgiques, presque sacrales au son du clavecin. Mélancolie et espoir se mêlent dans une véritable déclaration d'amour au Liban.

La méditerranée en musique

De Paris au Maghreb, il n'y a qu'un pas. Témoins des liens intercontinentaux qui nous unissent, l'**Orchestre National de Barbès** est un pont dans la Méditerranée. Avec une énergie pétillante, ces dix musiciens d'ici et là, menés par **Youcef Boukella**, chantent le monde et sa diversité. Les cultures transmagnébines s'unissent dans ce joyeux mélange de sonorités raï, chaâbi, salsa, jazz, alaoui ou encore kabyle. Les pieds tapent le sol, les mains se rejoignent au rythme des percussions et autres instruments traditionnels. Leurs 25 ans de carrière leur auront fait traverser toutes les frontières et marquent aujourd'hui plus de deux décennies de célébration collective d'un métissage culturel qui leur est cher. Autant d'identités et de cultures qu'ils incarnent avec fierté et partagent avec une générosité débordante. Un hommage plein de vie aux racines culturelles de l'Afrique du Nord, qui vibrent à l'unisson.

♦ MANON MANICACCI ♦



Orchestre National de Barbès © Ali Mobarek

Bachar Mar-Khalifé & Lamia Ziadé - *Beyrouth ya Beyrouth*
Vendredi 20 novembre à 18h30

Orchestre National de Barbès - 25 ans
Samedi 21 novembre à 18h30

Comment habiter

Entretien avec Valérie Manteau

Alors que le soleil se noie sur l'horizon du Bosphore, des badauds passent devant la « dent creuse », espace vide dans la dentition émaillée de la rue d'Aubagne. L'écrivaine **Valérie Manteau** se dresse comme un trait d'union entre ces événements isolés. Rencontre avec une urbaine cahotée entre Istanbul et Marseille, investissant de sa personne et de ses mots le quartier de Noailles.

Quelle différence faites-vous entre habiter Istanbul et habiter Marseille ?

J'ai habité des quartiers plutôt que la ville. À Istanbul, je vivais à Kadiköy, un quartier homogène d'un million de résidents où confluaient minorités locales et expatriés du monde. Je vis depuis deux ans à Noailles. Ce sont deux vies de quartiers sensiblement différentes dans lesquelles je trouve des aspirations communes. Ce qui me plaît d'abord, c'est la grande mixité et la cohérence multiculturelle d'un quartier : en clair un art de vivre. À Istanbul, la ville est pensée pragmatiquement, ce qui la rend proche de nos envies. Certains tronçons de la berge de Kadiköy sont restés vierges ; des espaces conviviaux ont été aménagés pour que chacun puisse profiter, entre amis, en amoureux, du coucher du soleil sur le Bosphore. Les stambouliotes sont conscients de vivre dans une ville spectaculaire. Là où Istanbul conserve ce moment magique de soleil au crépuscule, Marseille y impose un obstacle. Alors que les gens du quartier du vieux port venaient pêcher ou profiter des dernières lumières sur le quai, la ville a remplacé ce lieu *vide* par l'imposant bâtiment « J4 » du Mucem. Ces petits moments de convivialité face à la mer n'étaient *pas rien* : il faudrait laisser ce *pas rien* subsister au lieu de le combler.

Dans vos romans vous associez souvent la ville à ce qu'elle a été. Qu'y a-t-il dans cette nostalgie de la ville d'hier ?

Je pense qu'il y a, dans le cas de Marseille et d'Istanbul, une nostalgie de la ville d'Empire. Comme le dit **Paul Valéry** « *les civilisations sont mortelles* » et les villes n'échappent pas à cette finitude. Elles prennent aujourd'hui conscience d'être à un moment creux de leur histoire ; une prise de conscience due au décalage entre la splendeur passée, le patrimoine visible dans la ville, et l'illusion cultivée de vivre encore à cette ère splendide. La France et la Turquie en sont à leur phase post-colonialiste ; elles doivent se résigner à paraître tels les grands



Valerie Manteau © Micallef

pays qu'elles ont été et se poser une grande question : « Où trouver de la noblesse, maintenant ? ». De fait, la nostalgie est un symptôme de ce malaise civilisationnel.

Retrouvez-vous à Noailles, le quartier que vous habitez aujourd'hui, le multiculturalisme « à la Kadiköy » ?

Quand j'ai décidé d'acheter un appartement, j'ai opté pour ce quartier car j'ai aimé l'idée que ses espaces publics, mal pensés pour ceux qui devaient les occuper, étaient appropriés par les gens du quartier à *leur manière* pour le rendre *squatable*, propice au vivre ensemble. L'été, on peut sortir des chaises et des tables sur une place pour prendre l'apéro sans même se

la ville :



soucier de reproches. Comme à Kadiköy. Ce qui me plait dans l'échelle du quartier, c'est qu'elle permet de développer un art de vivre et une *vie* de quartier. À Istanbul, j'ai écrit mes livres dans des cafés, préférant le bruit environnant et ses possibilités de sociabilité à la réclusion de ma terrasse. Les rencontres de bars, les commerçants aux portes grandes ouvertes, les portants à l'extérieur, la vie dehors, j'habite *tout cela*.

Pouvez-vous expliquer ce qui fait du quartier de Noailles un terrain fertile de militantisme urbain ?

Historiquement, Noailles est un quartier populaire qui se débrouille avec ce qu'il a. Se débrouiller signifie mettre en œuvre des

réseaux de solidarité. Le 5 novembre 2018, quand des immeubles se sont effondrés, tout ce travail de résistance en amont s'est activé. Je ne m'étais personnellement jamais dit qu'un immeuble pouvait tomber. Suite au drame de la rue d'Aubagne, on a tous pensés que des investisseurs se réjouissaient de la situation. J'ai alors décidé de ne plus habiter mon quartier en touriste. Quand nos pierres et nos voisins finissent dans les gravats, il n'y a plus de position neutre possible : laissez-faire ou agir. Tout faire pour que le quartier ne devienne pas un repaire gentrifié. La rédaction d'une charte de relogement et le droit au retour ont été accueillis comme les premiers jalons militants d'un *droit à la ville*. Le militantisme urbain est un travail de mémoire vive, un travail de résistance contre les deux antagonistes de la ville : les spéculateurs et l'oubli.

Doit-on en arriver jusqu'à la catastrophe pour trouver une communion urbaine ?

C'est une question qui traverse mes deux romans. Doit-on laisser les choses empirer jusqu'au point de non-retour afin de s'en émouvoir et se mobiliser collectivement ? Les attentats de **Charlie Hebdo** ou l'assassinat du journaliste **Hrant Dink** en témoignent. Il y a le drame, les mobilisations et les héritages qui s'en dégagent, a posteriori. L'enjeu, dans un drame, est d'en faire un événement mémorable et ne pas le poser comme un sujet clivant. Bien au contraire, il faut lui donner une résonance commune, mobiliser l'opinion autour du sujet unanime de la négligence des pouvoirs publics dans les quartiers populaires. Les drames sont déclencheurs émotifs, ils consolident une lutte commune et cette lutte devient en elle-même une création de commun !

Les villes méditerranéennes sont-elles des cités à la dérive ?

Je ne vois pas trop ce que l'expression « à la dérive » peut bien signifier en dehors d'une lecture métaphorique. Oui, nous sommes à un moment de crispation énorme pour les villes. Les premiers mots de **Michèle Rubirola** pour son investiture à la mairie de Marseille furent tirés de la phrase de **Blaise Cendrars** « *Marseille appartient à ceux qui viennent du large* » ; est-ce si sûr ? Si tant est que ceux du large arrivent au large, Marseille leur appartiendrait-il ? J'ai plutôt tendance à croire que la ville se coupe de sa partie maritime. Qu'elle se détourne de l'horizon d'où des hommes vinrent jadis pour la fonder.

◆ MATHIS GROSBOS ◆

Franco La Cecla :

« La cité idéale existe déjà »

Franco La Cecla, architecte et anthropologue italien revient sur les transformations urbaines des cités à l'ère de la mondialisation



Beyrouth © CC



Beyrouth © Bourj Hammoud

Face aux défis de la mondialisation, comment la condition urbaine évolue-t-elle ? Assiste-t-on progressivement à une mutualisation urbaine des cités, au détriment de leur singularité historique et culturelle ?

Il y a eu une forme d'homogénéisation qui est passée dans les années 80 où toutes les villes du monde ont cherché à devenir comme les villes américaines mais c'est en phase de se terminer. La Chine est en train de détruire tous les bâtiments qu'elle avait construits sous le modèle soviétique, et fait face au problème de pollution, de mobilité, d'une manière qui est totalement différente de la nôtre. Maintenant, en Europe, on pourrait plutôt parler d'une imitation de Dubaï.

Quel regard portez-vous sur une mégapole dotée d'un patrimoine culturel important comme Istanbul, en pleine mutation urbaine depuis le XXI^e siècle ?

Istanbul c'est une ville avec plus de 23 millions d'habitants. Il y a eu un développement énorme basé sur l'auto-construction et un investissement immobilier géré totalement par l'Etat. Ils se sont axés plus sur les modèles de la planification soviétique que la planification européenne. C'est un modèle qui a pour but de supprimer tout l'aspect local d'Istanbul, surtout dans les centres historiques.

Les guerres menées au Proche et Moyen Orient ont provoqué certains « urbicides ». Quelle est votre définition du concept d'urbicide ?

3^e Table ronde - Comment penser l'urbain face aux défis de la mondialisation ?

Samedi 21 nov, à 14h

Avec : Daniel Desesquelle, Franco La Cecla, Olivier Mongin, Jean-François Pérouse, Leila Vignal

Urbicide c'est l'idée qu'on peut détruire l'identité d'un lieu en détruisant les centres historiques. Milan est une ville romaine qui a totalement effacé son identité et son histoire. J'ai des doutes sur le fait que détruire l'aspect matériel d'une ville signifie détruire son identité. La population garde une culture de la ville qui est beaucoup plus forte que l'aspect matériel. Beyrouth est une ville qui a été détruite plusieurs fois, mais l'identité de la ville n'a pas été détruite.

En 2020, que devient la pensée de l'urbain ? Existe-t-il un objectif commun de partager ses savoir-faire d'architecte au service de la condition urbaine ?

Le problème est que les architectes continuent de travailler d'une manière totalement détachée du reste des compétences associées à la vie, à ce qu'il se passe dans une ville. Il n'y a pas eu un véritable changement dans les systèmes des professions architecturales et urbanistes. On pourrait mieux travailler sur les villes en utilisant tous les outils des sciences humaines. L'architecture continue à ne pas se voir comme une science humaine.

*Dans votre livre *Against Urbanism* vous revenez sur les défis liés à l'urbanisation. Selon vous, comment les cités doivent-elles s'organiser pour mettre en place une politique urbaine en phase avec les besoins attendus ?*

La santé est une question à résoudre. La pandémie a démontré que certaines villes n'étaient pas capables de donner une qualité de vie à ses habitants. Il faut résoudre le problème de la pollution, avec les voitures, le charbon et la mobilité. On est coincé dans une situation très ancienne, qui n'a rien à voir avec les défis du présent. Il y a eu un grand changement sur l'idée d'habiter, de redéfinir la propriété de l'espace public et la relation entre l'extérieur et l'intérieur. Dans une situation de pandémie, on a compris que l'idée de l'intérieur pouvait être dangereuse. Une ville peut se sauver, s'il y a une vie extérieure très forte.

Comment envisager la cité idéale de demain ?

La cité idéale existe déjà. C'est presque impossible de planifier une cité. Les villes sont des organismes qui s'auto-gèrent. Les forces qui modèlent les villes ne sont pas vraiment qualifiables. La seule chose qu'on peut faire c'est de comprendre comment les forces qui constituent une ville, l'organisent. La ville idéale, c'est la démocratie définie en Europe avec l'idée de vivre dans un lieu où les gens qui ne se connaissent pas forcément sont capables de vivre ensemble.

◆ PROPOS RECUEILLIS PAR LORENZO HASNI ◆

Urbicide : la ville qu'on assassine

Jadis, quand on s'emparait d'une ville, on se contentait de massacrer son peuple et d'occuper ses murs ; aujourd'hui, par une haine profonde de ce qu'incarne cette ville, on l'annihile. Cette pratique extrême de la destruction urbaine, orchestrée par des belligérants, a un nom : l'*urbicide*. Le mot est d'abord employé à la fin des années 1960 par **Ada Louise Huxtable** afin de blâmer les politiques américaines de réaménagement, impliquant la destruction simultanée de bâtiments et de modes de vie urbains. On retrouvera le mot à partir des années 1990 dans la bouche de **Bogdan Bogdanovic**, architecte et ancien maire de Belgrade, lors des guerres de décomposition de l'ex-Yougoslavie. L'*urbicide*, le « *meurtre rituel des villes* » dit-il. Et comme pour imager ce nouveau concept, Vukovar, Sarajevo, Mostar, trois villes assassinées, trois victimes sinistrées.

Mais au nom de quoi tuer la ville ? Au nom de ce qu'elle permet : la rencontre et le vivre-ensemble. Au nom de ce que ces ententes engendrent : le cosmopolitisme et le multiculturalisme. On assassine la ville avec une haine incommensurable pour les monuments religieux et culturels parce qu'ils autorisent une réunion symbolique voire même un métissage de populations différentes. Et eux, les belligérants, les tueurs de ville, n'ont pour réponse à tout cela qu'un geste expéditif et définitif : la destruction de la ville pour ce qu'elle est *dans son essence*. Parce qu'il est insupportable d'assister à une décadence des mœurs et des cultures au sein de ses murs. Parce que souvent, ces belligérants sont des ruraux et qu'ils ne comprennent pas ce mélange bâtard des cultures et des identités. Parce qu'enfin, détruire est l'acte le plus signifiant pour des identitaires cherchant à promouvoir leur identité communautaire unique. L'*urbicide*, plus qu'un concept, devient un but de guerre, une idéologie spatiale qui se construit par la haine de la ville comme un espace impur. Car dans les ruines, pensent-ils, à tort peut-être, la diversité culturelle ne pourra plus jamais se relever.

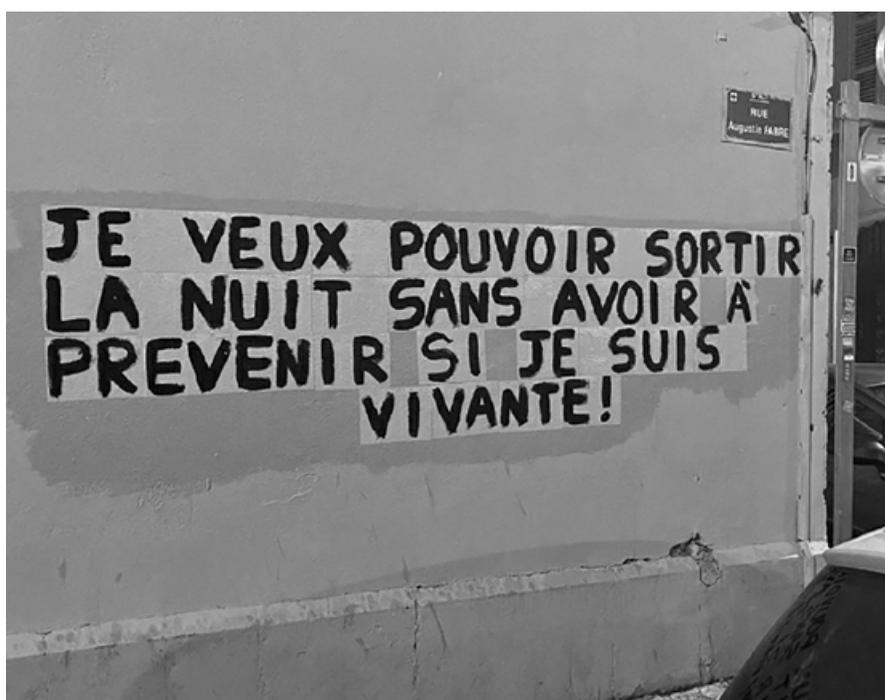
◆ MATHIS GROSBOIS ◆

La ville de demain ne se fera pas sans les femmes

La cité inclusive est-elle une cité imaginaire ? Pour le moment, oui. Les villes actuelles n'incluent pas les femmes dans l'espace public

40% des femmes ont renoncé à fréquenter certains lieux publics suite à des manifestations du sexisme selon les chiffres du Ministère chargé de l'égalité entre les femmes et les hommes, de la diversité et de l'égalité des chances. Mais alors, c'est quoi une ville idéale pour les femmes ? Une ville dans laquelle « *le continuum des violences est aboli* » répond **Daniela Lévy**, porte-parole d'Osez Le Féminisme (OLF) 13. Dans la rue, à la maison, au travail, les violences sexuelles et sexistes se perpétuent. En 2017, environ 1 million de femmes ont été confrontées au moins une fois à une situation de harcèlement sexuel au travail ou dans les espaces publics selon les chiffres du gouvernement. Outre la prévention des violences, l'accompagnement des victimes et la sanction des agresseurs que préconise la porte-parole du mouvement féministe, l'aménagement des espaces publics en faveur des femmes participe aux solutions de réduction des inégalités et des violences.

Selon une carte interactive qui recense les noms des rues à Marseille, 81 voies portent un nom de femme sur plus de 5 000 rues. Dans le cadre de l'action Fémicité, les militantes d'OLF renommèrent les rues existantes avec des noms de femmes. Pour Daniela Levy et **Marie-**



Je veux pouvoir sortir la nuit sans avoir à prévenir si je suis vivante © Collages Féministes Marseille

Paul Grossetete, ayant réfléchi à des solutions contre le harcèlement de rue lors des Etats Généraux de Marseille en 2019, « *Attribuer des noms de femmes aux rues [permet de] lutter contre la violence symbolique des femmes rendues invisibles dans la mémoire collective en y collant des noms de femmes qui ont marqué l'histoire.* »

Les enjeux de mixité et d'égalité dans l'espace public se jouent dès le plus jeune

âge au sein des cours d'école et lors des loisirs. En effet, selon **Yves Raibaud**, auteur de *La ville faite par et pour les hommes* (Belin), 75% des budgets publics destinés aux loisirs des jeunes profitent aux garçons. Les rendus des Etats Généraux de Marseille dénoncent aussi « *la politique d'équipements sportifs publics [qui] favorisent les sports fortement genrés, par exemple le programme de requalification de Noailles, comprenant la mise en place d'un terrain de foot et de basket, deux*

4ème table ronde - Cités imaginaires ou cités à la dérive ?

Dimanche 22 novembre à 14h

Animée par : **Thierry Fabre**

Avec : **Claro, Katia Kameli, Pauline Marchetti, Benoît Peeters**

La Cité Radieuse, la parfaite cité imaginaire

sports quasi-non mixtes. » C'est là que la municipalité entre en jeu. En août 2020, la maire avait annoncé, dans une interview sur *Europe 1*, vouloir « travailler à dé-gener les cours d'écoles » pour combattre les inégalités au plus tôt. Si la volonté y est, il ne reste plus qu'à agir. **Anaïs Bourdet**, militante féministe à l'origine du blog *Paye Ta Shnek* qui a recueilli des milliers de témoignages contre le harcèlement de rue, se méfie des annonces politiques : « *Après 10 ans d'engagement, j'ai toujours une méfiance parce qu'il peut y avoir un gigantesque fossé entre les promesses et ce qu'on met en place une fois élu.e.* »

Autre point de tension dans la ville pour les femmes ? Les transports en commun. Pour Anaïs Bourdet, la ville idéale pour les femmes est « *une ville dans laquelle je n'ai pas besoin d'avoir un budget Uber pour rentrer en sécurité chez moi le soir* ». Selon l'étude menée par la Fédération Nationale des Associations d'Usagers des Transports (FNAUT) en 2016, 87% des répondantes à l'enquête affirment avoir été victimes de harcèlement dans les transports et 54% avouent éviter les transports en commun à certaines heures, notamment une fois la nuit tombée. Pour y remédier, des députés ont voté en mai 2019 pour la généralisation de l'arrêt à la demande la nuit pour que les usagères n'aient pas à marcher une longue distance jusqu'à leur domicile. Rien de tel n'a encore été mis en place à Marseille.

Maeva Longvert, plasticienne à l'origine du projet *Nyctalope*, a voulu questionner la place des femmes dans l'espace public la nuit au travers des trajectoires adoptées par celles-ci. Ce projet artistique en cours de réalisation, soutenu par *Lieux Publics*, amène les femmes qui y participent à se réapproprier les « *espaces de tensions* » la nuit venue, que ce soit un passage piéton ou une rue étroite par exemple. La plasticienne, également designer textile, tricote un filet rouge de chantier pour l'intégrer à cette performance toujours dans l'idée de réappropriation de l'espace, d'autant plus que « *le rouge est à la fois la couleur des organes, des menstruations mais aussi un symbole de puissance* ». Sa ville idéale ? « *Celle où les femmes reprennent en main leur liberté à être dans l'espace public.* »

◆ CLAIRE GRAZINI ◆

La Cité Radieuse n'est-elle pas un parfait exemple de cité imaginaire ? Il va de soi qu'ici, le terme de cité doit s'entendre dans le sens « quartier » et non de « ville ». Mais à son échelle, la Cité Radieuse peut servir d'exemple à la Cité.

Édifiée pour répondre aux problèmes de logements après la Seconde Guerre mondiale, cette résidence située dans le quartier de Sainte-Anne dans le 8^e arrondissement de Marseille était en avance sur son temps. D'une part grâce à son architecture, puisque l'utilisation de pilotis pour soutenir la structure refaçonne la construction du bâtiment. Ces pilotis permettent l'élévation du bloc, la création d'un espace de circulation supplémentaire avec une nouvelle utilisation des sols. Une méthode de construction radicalement opposée à celle des HLM dont les tours ou les barres s'élèvent en étant directement ancrées au sol. Autre différence notable, le principe de verticalité cher au Corbusier qui a pour but de favoriser la distribution de lumière au sein des appartements. Mais cette configuration particulière a d'autres ambitions, dont celle de faire de chaque logement le « réceptacle parfait d'une famille ». Et ce grâce à la création de grands espaces de rencontres, tel que le déambulatoire, la présence d'une école maternelle, d'un toit ouvert, d'espaces de verdure, d'un gymnase et même de commerces de proximité. Si la Cité Radieuse abrite ces services, c'est parce qu'elle est pensée comme un paquebot où ses habitants pourraient vivre en autarcie. Ce n'est pas la seule spécificité de la Cité Radieuse qui en fait une « parfaite machine à habiter » puisque les logements sont conçus selon un système de mesure créé par le Corbusier. Cette conception originale, appelée le *Modulor*, prend pour unité de mesure un homme d'une taille moyenne d'1m83. Selon le Corbusier, cette façon de concevoir un appartement a pour objectif de donner un confort maximal dans les relations entre l'Homme et son espace vital. Malgré l'ingéniosité du Corbusier pour créer la Cité Radieuse, la méfiance était de mise pour certains habitants de Marseille. D'ailleurs, le bâtiment s'est vu surnommé la « *Maison du Fada* » par les Marseillais car ils avaient peur qu'il s'effondre.

◆ ALEXANDRE MISTRETTE ◆

Les Rencontres d'Averroès n'auront pas lieu

La Covid-19 et surtout un confinement autoritaire et sans discernement ont eu raison des *Rencontres d'Averroès 2020*. C'est très regrettable. Elles sont chaque année, depuis 27 ans, une occasion pour tenter d'explorer et de comprendre un réel complexe et troublé à un moment où les questions se bousculent dans les têtes : Quel est le sens de l'histoire qui se déroule devant nos yeux parfois incroyables ? A-t-on définitivement perdu les repères qui ont permis de construire une société garantissant les droits humains ? Peut-on encore être acteur de sa propre histoire ?

Son initiateur, **Thierry Fabre**, les a toujours définies par l'ambition de faire se rencontrer, dans le dialogue et la confrontation, des intellectuels et des acteurs culturels des deux rives de « *la mer intérieure* » (F. Braudel) ; par la volonté de construire des ponts face aux murs qui se dressent partout ; enfin, par une exigence de relier ce que d'aucuns s'acharnaient à séparer et à rendre caduc le rêve aragonien de « retrouver les Andalousies perdues ». Le parrainage confié à Averroès en dit long : né dans l'Andalousie arabe au XI^e siècle, Ibn Rochd, philosophe, médecin, homme de loi et acteur de la Cité, fut Grand Cadi (juge suprême) à Séville et à Cordoue, et conseilla nombre de monarques en luttant contre tous les obscurantismes. Grand connaisseur d'Aristote qu'il fit connaître à ses contemporains, il sut établir des passerelles entre les pensées grecques, juives et arabes. Une citation de lui éclaire le présent : « *L'ignorance mène à la peur, la peur mène à la haine et la haine conduit à la violence. Voilà l'équation.* » C'est précisément parce qu'elles refusent cette équation que les *Rencontres d'Averroès* ont connu une telle longévité.

Il est en effet plus que jamais nécessaire de partager la connaissance sous ses formes diverses, de comprendre les défis planétaires auxquelles nos sociétés médi-

terranéennes sont confrontées, de prendre la mesure des failles qu'il faut combler si nous voulons ouvrir la voie d'un vivre ensemble dans la liberté de chacune et chacun, l'égalité entre toutes et tous, la fraternité et la sororité sans lesquelles il n'y a pas de civilisation humaine.

Penser un autre monde

Face aux prophètes de malheur, aux peurs irraisonnées et aux violences identitaires, face à un monde en crise sur le triple plan social, écologique et anthropologique, il est urgent de rêver et de penser un autre monde, et de le construire ici et maintenant. Le monde méditerranéen, à l'origine de notre civilisation, est un espace pertinent pour explorer cette démarche.

Les *Rencontres 2020* étaient consacrés à la question urbaine. Quoi de plus naturel, la civilisation méditerranéenne est née et s'est développée dans les villes : des premiers établissements sédentarisés de la Mésopotamie sumérienne aux mégapoles d'aujourd'hui en passant par les Cités-États grecques, les capitales des Empires égyptien, romain, ottoman, les cités issues de l'expansion coloniale européenne du XIX^e siècle, les villes en méditerranée ont été le centre de tout. Le cœur des pouvoirs politiques, du développement économique et des échanges, des innovations technologiques et scientifiques, des arts, des cultures et de la pensée, mais aussi des inégalités sociales les plus fortes et des violences les plus inouïes.

Cités à la dérive ? interroge l'édition 2020, en faisant explicitement référence au roman de Stratis Tsirkas marqué par la

fatalité historique à laquelle se heurtent des Grecs déracinés d'Alexandrie, d'Istanbul, de Jérusalem ou du Caire dans le contexte des années 42/44. Une période où s'aiguisent à la fois le combat contre le nazisme mais aussi des problèmes posés par le colonialisme, le racisme et les dictatures un peu partout. Mutatis, mutandis nos villes d'aujourd'hui sont-elles, elles aussi, devenues ingouvernables ? Fractures sociales et territoriales, violences au quotidien, crise de la représentation politique, fragilités environnementales, montée des racismes et des populismes, tout semble l'indiquer. En même temps ces villes recèlent des richesses

humaines et culturelles, des savoir-faire importants, des aspirations démocratiques et des actions citoyennes dans tous les domaines, des capacités de résistance au rouleau compresseur de la mondialisation libérale. Je suis sûr que les débats qui n'auront pas lieu auraient

mis en évidence une autre face de la réalité urbaine, celle qui nous fait espérer dans un avenir qui émerge du mouvement même de nos sociétés urbaines, même s'il reste encore collectivement à en imaginer les formes concrètes.

● ALAIN HAYOT ●

« Il est urgent de rêver et de penser un autre monde, et de le construire ici et maintenant. »

Pour garder une trace qualitative de cette 27^e édition, l'équipe des *Rencontres* prépare « un objet sonore, avec sans doute aussi quelques prolongements visuels, qui sera comme une émission de radio à écouter à la convenance de chacun et qui restituera les idées, les emballements, les sensations, les saillies et les éclats qui étaient convoqués », ainsi que le report des concerts **Beyrouth ya Beyrouth** et de l'**Orchestre national de Barbès**.